Les effets Latour

Fabrice Flipo

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/quaderni/903>

DOI : 10.4000/quaderni.903

ISSN : 2105-2956

Éditeur

Les éditions de la Maison des sciences de l'Homme

Édition imprimée

Date de publication : 5 mai 2015

Pagination : 133-138

Référence électronique

Fabrice Flipo, « Les effets Latour », *Quaderni* [En ligne], 87 | Printemps 2015, mis en ligne le 05 mai 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/quaderni/903> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/quaderni.903>

Les effets Latour

par Fabrice Flipo
Telecom & Management Sud-Paris
Laboratoire de Changement social
et Politique - Université Paris 7 Diderot

L'effet Latour. Ses modes d'existence dans les travaux doctoraux

Claire Tollis, Laurence Créton-Cazenave & Benoît Aublet
Paris, Éditions Glyphe, 2014

Ce livre est un recueil de réflexions d'un collectif de doctorants du laboratoire PACTE (Grenoble), dans leur rapport avec l'œuvre de Bruno Latour, tel qu'il a pu se présenter et évoluer au cours de leur travail de thèse. Comme l'indique le titre du livre il s'agit de produire un retour sur les usages des travaux latouriens. L'ensemble ne prétend pas à l'exhaustivité, mais plutôt au témoignage. Les contributions sont d'ailleurs le plus souvent écrites sur le mode de la confidence, en première personne.

Trois « effets Latour » sont identifiés. Le premier est l'indiscipline. Bruno Latour a encouragé les jeunes chercheurs à interroger les cadres de leur discipline, il leur a donné les moyens de le faire. Pour Benjamin Boudon, Latour (et Stengers) c'est d'abord une pratique de l'hospitalité, qui permet de faire entrer de nouvelles entités dans « le collectif », terme employé par l'auteur. Latour oblige à « déplacer les frontières » (p. 65) et autorise à théoriser une société qui est moins faite qu'à faire. Pour Yohann Rech, qui s'intéresse à la pratique des sports de nature, la rencontre avec la « théorie de l'acteur-réseau » (*actor-network theory* ou ANT) a été tout d'abord salvatrice, en lui permettant d'ordonner un magma d'acteurs et « d'actants » (terme qui permet à Latour d'englober les « non-humains », et leur accorder une épaisseur, en tant qu'ils ne sont pas de simples instruments des humains), avant de se révéler être un obstacle, en laissant les réseaux s'étendre potentiellement jusqu'à l'infini. Pour Coralie Mounet, qui travaille sur le loup dans les Alpes, la thèse de la symétrie (traiter également les humains et les non-humains, les réussites et les échecs) lui a permis de trouver une objectivité

que son engagement pro-loup faussait, dans ses entretiens ; l'accent mis sur les non-humains l'a aussi conduit à se demander ce que le loup faisait aux différents acteurs rencontrés.

Le second « effet Latour » est l'impertinence. Latour a semble-t-il en effet acquis une solide réputation « d'Attila » des sciences (p. 49), déconstruisant tout ce qu'il trouve sur son passage, souvent sur le mode du jeu et de la dérision. Les différentes contributions sont groupées ici autour de l'idée que cette impertinence peut aussi être rendue à Latour lui-même, dans une attitude critique vis-à-vis de ses travaux. Guillaume Gourgues et Ouassim Hamzaoui expliquent comment ils sont passés d'un mépris total pour Latour, s'inscrivant plutôt dans le sillage de Marx et de Bourdieu, à une prise en compte intéressée, estimant que leurs premières références les conduisaient à une conception surplombante de la sociologie, en tant que seule capable de dévoiler la vérité. Latour suggère une voie qui accorde aux acteurs (les « profanes ») une capacité d'analyse et de réflexivité, ce qui fait apparemment descendre le sociologue de son piédestal et de ce qui pourrait s'appeler sa « mission historique ». Claire Tollis qui s'intéresse à l'écologisation des pratiques se demande si la fascination pour les controverses ne fait pas oublier la scène générale sur laquelle se déroule l'action, qui se trouve ainsi largement mise hors champ. Matthieu Hubert, étudiant le travail en laboratoire, se demande jusqu'où élargir la prise en compte du contexte, hors du laboratoire.

Le troisième effet est l'intimité. Latour, c'est aussi une écriture, un style narratif, des ouvrages qui sont très littéraires, et mobilisent parfois le ton de la confiance. Jérémy Damian explore ainsi la piste d'une sociologie comme travail d'écriture ; tandis que Nicolas Senil, qui travaille aujourd'hui sur la transition énergétique, se remémore les différentes étapes de son rapport à Latour, au cours de son travail de thèse.

L'ensemble de clôt sur une contribution de Lisa Haye, qui travaille sur l'usage des engins motorisés tout terrain, qui s'interroge comme Yohann Rech ou Claire Tollis sur les limites de la théorie de l'acteur-réseau, dans son rapport aux structures sociales.

Disons-le d'emblée cet ouvrage est globalement intéressant, pour qui se demande à quoi tient le succès de Latour en sciences sociales, et ils sont nombreux à s'interroger ainsi. Le volume couvre certes un échantillon très

réduit des « modes d'existence » du latourisme en sciences sociales, mais il permet de mieux comprendre que les obstacles que cet auteur permet de lever tiennent à ce que les pratiques sociologiques ont de rigide, élément qui ne saute pas aux yeux des chercheurs issus d'autres disciplines – qui ont leurs propres rigidités, probablement, mais pas forcément celles que Latour autorise à contourner. J'aurais cependant envie, à la lecture de ce volume et d'autres, de proposer une autre typologie des « effets Latour ». J'en verrai principalement deux.

Le premier serait cette théorie de l'acteur-réseau, dont Latour lui-même rappelle à juste titre en postface que c'est davantage une méthodologie, une manière de mener l'investigation en sociologie, qu'une théorie à proprement parler. Sa force est de permettre de se libérer des catégories qui se donnent parfois trop fortement *a priori*, telles que « le département », « les écologistes » etc., et semblent enclore un problème, avant de l'avoir étudié. Le réseau que le sociologue reconstruit autant qu'il le découvre en suivant la controverse à laquelle il ou elle a décidé de s'intéresser ne respecte pas les découpages donnés – ainsi l'exemple fameux du prion qui passe des usines à la Une des journaux. L'effet heuristique est certain. Le réseau permet en outre de mettre l'accent sur le moment créateur, qui passe souvent par le fait de bousculer les catégories et donc les institutions existantes, ce qui se produit fréquemment par un choc externe, et non interne aux catégories. La sociologie des sciences classiques est riche en exemples de transfert heuristique d'idées d'une spécialité dans une autre.

La seconde serait l'attitude agnostique que permet la thèse de la symétrie, relativement au Progrès, avec une majuscule. La sociologie classique reste dominée par cette idée que les Sciences de la Nature parlent réellement de la Nature, éternelle et immuable, et qu'elles expriment donc une raison qu'il n'est pas question de remettre en cause sans aussitôt affaiblir la Raison et la Sciences elles-mêmes. Ainsi la sociologie classique a-t-elle été largement hermétique à la question écologique, continuant de traiter de l'État, des mouvements sociaux etc., comme si la modernité allait durer éternellement, et comme si le Progrès apporté par la Science était garanti de toute éternité. À l'inverse les critiques de la technique comme Jacques Ellul se trouvent à dénoncer un Progrès présenté comme « autonome » et constituant un bloc compact. Latour suit une voie médiane, rappelant que les techniques sont toujours sous-déterminées, et que la réalisation finale (la science « faite ») est

toujours le résultat de multiples arbitrages dont aucun n'est gagné d'avance. L'adoption de telle ou telle technique n'est jamais totalement irréversible, même si l'inertie acquise peut être extrêmement grande, en raison de la « dépendance au chemin » (*path dependency*), toujours susceptible de générer un « lock-in », une situation quasiment bloquée. L'exemple célèbre est celui du clavier Qwerty, conçu de manière à ralentir la frappe des secrétaires, qui ne disposaient alors que de machines à écrire mécaniques à marteaux, qui se bloquaient souvent, en raison de l'excessive célérité de la saisie. Mais changer ensuite l'ordre des touches sur un clavier se révèle impossible, tant l'usage est répandu. On pourrait citer bien d'autres exemples, plus exotiques, comme l'usage de l'anglais en Inde, par défaut d'accord sur l'une des 22 autres langues importantes pratiquées dans le sous-continent. Latour permet d'interroger ce progrès tout fait, sans pour autant le refuser : on peut aussi soutenir qu'il s'agit « juste » de savoir comment c'est fait.

Les forces de Latour sont aussi ses faiblesses. La théorie ou la méthodologie de l'acteur-réseau, en abolissant toutes les frontières et en cherchant à revenir, comme Husserl, à « la chose même », avant toute catégorisation, fait du même coup abstraction de toutes les limites usuelles du champ social, d'où ce problème récurrent des limites qui se pose au sociologue (où s'arrête le réseau?). On remarque toutefois qu'elle donne du même coup une incroyable puissance au sociologue, au contraire de ce que prétend Latour en termes de modestie du chercheur, car si les jeunes chercheurs encore hésitants se demandent si les frontières qu'ils vont tracer sont bien légitimes, les chercheurs confirmés comme Latour lui-même, vont user de l'heuristique des frontières que permet l'ANT pour mener des études surprenantes dans lesquelles c'est le sociologue qui possède tout le pouvoir de réordonner le monde comme bon lui semble, puisque les limites peuvent devenir totalement arbitraires, n'étant que le produit de l'imagination du narrateur. Le lecteur est alors prié de suivre. On comprend que cette consécration de la créativité agace un peu d'autres professionnels, surtout quant elle donne licence au chercheur. À rebours de l'hospitalité affichée les explorations latouriennes finissent en effet par se couper totalement des collectifs réels, savants ou profanes, en produisant un discours idiosyncrasique qui est celui de Latour lui-même, qui finit alors à la longue par être le centre réel de l'étude, tant est grande l'obscurité créée par la multitude de concepts générés par cet auteur, qui refuse dans le même temps toute idée de système, et donc de cohérence. La démarche peut à l'inverse séduire les littéraires ou les artistes, dont le moteur

1. Citons
ainsi la revue
Cosmopolitiques.

est plus l'expression (j'allais dire : narcissique) que la logique. Il n'y a dans ce cas de Latour à tirer que les effets heuristiques, on doit se garder d'y chercher une solidité conceptuelle, seuls comptent les effets de nouveauté – les plus critiques diront : les effets de manche. Le goût de l'auteur pour la mise en scène va dans ce sens. La science se confond avec la science-fiction, attirant les foudres des partisans de la Science, et des combattants de l'irrationalité. Latour défait d'une main les voies qu'il a ouvertes de l'autre.

La perte des concepts « macrosociologiques » se traduit par une autre conséquence : la perte du Sens, du Politique, avec la majuscule. C'est le point mis en avant, bien qu'un peu confusément, par Claire Tollis et Lisa Haye : à construire de toutes pièces un réseau ou des concepts, on ne peut plus remonter facilement vers les institutions dont on vient de se libérer, méthodologiquement, mais qui n'en continuent pas moins d'exister, empiriquement. Le cas de « l'écologie politique » peut à merveille l'illustrer. Combien de chercheurs ont été induits en erreur en assimilant cet objet thématique par Latour avec le mouvement du même nom ? Certes la stratégie peut porter ses fruits, certains écologistes eux-mêmes ont été séduits par la capacité prestidigitatrice de la méthode Latour à faire disparaître les obstacles, pour la mettre à leur profit et passer sous les lignes de force institutionnelles afin de les faire évoluer¹. Néanmoins les gaz à effet de serre continuent d'augmenter dans l'atmosphère, la biodiversité de se réduire etc., cela parce que les problèmes de fond, « macrosociologiques », n'ont pas disparu par le simple fait que l'on s'accorde entre soi, dans un petit collectif, à ne pas en parler. Diluer le Progrès dans les progrès, la Nature dans les natures (ou les non-humains) ne permet de contourner le problème que sur le plan rhétorique, mais pas entièrement sur le plan empirique. D'autant que comme le remarque C. Tollis (p. 174) Latour lui-même est en pratique relativement ambigu par rapport au Progrès, entendu au sens classique d'expansion des gains de productivité. Il n'y a pas chez lui de critique explicite, au contraire il marque régulièrement par exemple son attachement aux technologies de l'information. Le latourisme ne prône rien de clair, sur le fond, simplement la négociation, l'ouverture dans la détermination des fins, et un peu moins d'empressement dans la mise en œuvre des moyens. C'est déjà énorme, diront ses partisans. C'est excessivement peu, au regard des enjeux, diront ses détracteurs. Il est bien évident qu'on ne les mettra pas d'accord.

Pour utiliser aussi le registre du témoignage, je dois dire que pour ma part, venant de la philosophie, je n'ai guère été séduit par le latourisme, à aucun

moment. J'ai toujours eu l'impression qu'on pouvait faire la même chose que Latour, y compris ce qui est exprimé par les témoignages proposés par les jeunes docteurs, sans avoir à s'ampouler à essayer de l'imiter, et du même coup sans avoir à subir les limites inhérentes à sa méthode. Étudier les controverses peut se faire en tenant compte des institutions et sans abandonner les concepts « macrosociologiques », qu'on peut par ailleurs suffisamment thématiser pour ne pas avoir à les recevoir en bloc. C'est peut-être moins sexy et chatoyant, mais c'est efficace. Les sciences de la nature proposent elles-mêmes suffisamment d'interprétations possibles de la nature pour que l'on puisse simplement attester qu'un débat existe, à rebours d'une interprétation unique et donc déterministe et monolithique. Inutile de faire appel au « structuralisme » comme semble le penser le Latouring Club à propos de la contribution de L. Haye (p. 49), sauf si par ce terme on désigne le champ des concepts sociologiques lui-même. La sociologie peut s'autoriser à parler de l'État, du marché et de bien d'autres choses sans avoir à s'excuser.

Le problème vient moins de la sociologie en général que la pratique concrète, organisée en domaines, excessivement fragmentés et gérés comme autant de chasses gardées. C'est aussi cela que Latour a permis : une certaine forme de respiration, à l'intérieur de sciences sociales souvent très promptes à réglementer les pratiques des uns ou des autres, confondant scientificité et conformité à une discipline. Mais ce n'est pas le seul espace d'ouverture. La *Revue du Mauss* est, je l'espère, un espace de ce genre. Des revues telles que *Mouvements* aussi. Il est exact cependant que si l'on veut faire carrière il vaut mieux respecter les frontières invisibles et, par exemple, ne pas parler de marché quand on étudie les mouvements sociaux, car le marché est le « fief » de la sociologie des marchés – et réciproquement ne pas parler des mouvements sociaux quand..., etc. Cela vaut aussi pour les auteurs : si l'on veut mobiliser Bourdieu, mieux vaut être adoubé par les « bourdieusiens »... et donc avoir bien conscience que Bourdieu n'a rien à voir avec Marx, par exemple. De même ne peut-on « sérieusement » parler de Marx qu'après avoir été adoubé par les experts en la matière. Chacun régit son champ et exagère l'importance des frontières, exactement comme Latour l'indique dans *Refaire de la sociologie*. Le faible nombre de postes disponibles pousse les jeunes chercheurs à respecter scrupuleusement les délimitations, ce qui brime la créativité. Pire, cette organisation en « champs » correspond en général assez mal aux problèmes tels qu'ils se posent dans la société, ce qui accroît la distance entre la recherche et la société...